

Raison garder ou la lucidité sans rivage

“ Ce n’est que quand les refus ne sont pas replis ni évasions, mais volontés tendues vers une autre société et négations lucides de la société présente que le combat devient clair. ”

Louis Mercier.

ON avertira tout d’abord le lecteur que le Mercier dont il sera question ici est celui de la dernière époque, dont l’ultime aventure eut pour décor les années 1970 et pour centre son appartement du 3, rue de Valenciennes, dans le dixième arrondissement de Paris. Là s’élabora, sous son impulsion, un étrange projet de revue anarchiste en quatre langues dont le premier numéro (décembre 1974) situait le point de départ : “ En clair, le mouvement anarchiste se montre inférieur à ses possibilités. ” A quelques-uns, assez jeunes alors, on tenta de le suivre, mais c’est peu dire qu’il nous précéda, et de très loin, en expérience, en capacité de travail, en lucidité et en volonté. Entre lui et nous, l’avenir se conjugua sans doute différemment. Nous avions du temps à perdre, lui pas. Si cette revue fut la sienne, entièrement, l’expérience n’en demeura pas moins commune. C’est elle qu’on évoquera ici et, au-delà, le personnage qui la rendit possible et qui s’y consacra avec toute l’ardeur dont il pouvait être capable ¹.

Le personnage trimballait alors sa propre légende, qu’il agrémentait à sa manière. Par le silence le plus souvent. Chez lui, on devinait la passion à des signes imperceptibles : un encouragement à poursuivre, une tâche à accomplir, un calendrier à tenir, un retour de mémoire parfois. L’enthousiasme, en revanche, n’était pas son fort. On pourrait même dire qu’il détestait cette nécessité qu’ont les hommes de croire, au risque de marcher sur la tête. Presque autant que le romantisme ou l’illusion lyrique. Passionné, Mercier l’était, passionné de connaissance surtout, d’une connaissance libérée de l’enthousiasme et conforme à cette raison qu’il prétendait, par-dessus tout, garder. “ Raison garder ”, c’est d’ailleurs ainsi qu’il aurait souhaité que s’intitulât la revue internationale de recherches anarchistes qu’il appelait de ses vœux. Le titre ne fit pas l’unanimité au sein de l’équipe rédactionnelle. Son clair message fut même battu en brèche par certains d’entre nous au prétexte que cette raison nécessaire était aussi une façon de limiter le rêve émancipateur. De cette incompréhension naquit un mauvais titre de compromis, *Interrogations*. On l’adopta par défaut.

Passionné, raisonné et volontaire, une trilogie adjectivale pour tenter de cerner un personnage qui, confirmons-le, cédait peu à la confiance. De la volonté, Mercier en avait, et à revendre. L’homme résistait aux coups durs avec une rare élégance, en laissant peu paraître ses abattements. Ce self-control, qu’il manifestait jusque dans les situations les plus pénibles – la perte de sa compagne, par exemple –, il le tenait pour une vertu cardinale, une façon de rester digne en toute circonstance, une manière sûre de ne pas devoir subir la commisération des autres. D’un caractère trempé, il résistait aux aléas de la vie comme aux vicissitudes du temps. Aux attaques aussi, et nul ne songera à nier qu’il en subit quelques-unes de la part d’un mouvement assez prompt à manier l’anathème et à dresser les bois de justice. Dire qu’il n’en souffrit pas serait exagéré, mais il s’en arrangea avec flegme, pratiquant même le dédain avec un certain talent. Et, puisque de ce sujet il s’agit, il n’est pas interdit de penser que la cabale dont Mercier fut l’objet dans les années 1960 – et que le lancement d’*Interrogations* réactiva – contribua pour beaucoup à sa légende : à défaut d’avoir les moyens de saisir la complexité du personnage, les esprits simples d’un anarchisme résiduel, déclamatoire ou moderne en firent un agent de l’impérialisme américain. A l’époque, l’insulte produisait à coup sûr son effet et d’autres – comme Augustin Souchy – la subirent. On se souvient, par exemple, d’un congrès international anarchiste qui enflamma Carrare, en 1968, et où de respectables bonzes manièrent l’excommunication avec constance tandis que la jeune garde médiatisée d’un néo-anarchisme spectaculaire crachait sur les vieilles gloires et l’anti-castrisme des libertaires cubains exilés en vociférant “ CIA, CIA ”. A plus de trente ans d’intervalle, l’Histoire retiendra sans doute l’épisode comme une belle preuve de l’incohérence d’une époque où une ancienne ministre anarchiste – Federica Montseny – et un futur député européen – Daniel Cohn Bendit – incarnaient, jusqu’à la caricature, le passé et l’avenir d’un mouvement qui faisait surtout beaucoup rire.

De l’humour, Mercier n’en manquait certes pas, mais il savait le manier à bon escient, se gardant de verser dans son travers, un cynisme de circonstance que d’autres, par prophylaxie, adoptèrent parfois et qui préféra le plus souvent au repli ou à la marginalisation. Non, le bougre connaissait d’assez près le mouvement libertaire – et sûrement mieux que quiconque, comme le prouva son *Incrévable Anarchisme* – pour savoir

¹ Le prochain numéro de *Réfractations* – le 8 – consacrera à la revue *Interrogations* un article fouillé de Charles Jacquier intitulé “ *Interrogations* ou le passage de témoin ”, que nous avons pu lire grâce aux bons soins de l’auteur.

que sa longue histoire indique à foison cette curieuse propension qui le caractérise à produire tout à la fois le feu et la cendre, le plein et le vide, le meilleur et le pire. Comme, en outre, il sentait, peut-être à tort, que l'époque, malgré ses ridicules, marquait sans doute la fin d'une traversée du désert pour un anarchisme particulièrement malmené par le stalinisme et ses avatars, l'heure, pour lui, n'était pas venue de désarmer, mais de reprendre. Ailleurs et autrement. Cet écart qu'il pratiqua si souvent et qui n'était qu'une façon de se dégager du jeu rituel qui consiste à se demander ce que le voisin anar pense, il l'accomplit encore, s'accordant la suprême liberté de jouer une fois de plus le milieu contre le mouvement et d'y trouver quelques amis prêts à le suivre dans son questionnement et sa quête de lucidité.

Il prétendait que l'anarchisme provenait “ de la volonté de l'homme de se connaître et de connaître la société dans laquelle il vit, pour parvenir à être le propre maître de son destin, avec les autres hommes, pour que la société soit une communauté libre et fraternelle d'hommes libres”². L'anarchisme comme école d'auto-connaissance et de questionnement permanent et raisonné sur le monde tel qu'il est et tel qu'il mérite d'être transformé. Dans l'évidente lignée d'un Fernand Pelloutier, Mercier en était un, bien sûr, de “ [ces] révoltés de toutes les heures, [de ces] hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, [de ces] ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif (...), [de ces] amants passionnés de la culture de soi-même ” établissant – selon la formule de Roger Dadoun – “ le clair tranchant de tout projet anarchiste ”³. Un très fort lien affectif avec l'anarchisme tissait sa propre histoire, l'identifiant à deux de ses figures essentielles – l'en-dehors et l'anarcho-syndicaliste. Là, dans cette attirance vers l'une et l'autre de ces deux voies apparemment contradictoires, résidait sans doute un des mystères de Mercier qui, lié à son goût pour la démultiplication identitaire, rendait difficile tout rattachement du personnage à un point fixe. Qui l'a connu d'un peu près dans ces années-là sait de quoi je veux parler et l'effet de surprise garanti qu'occasionnait sa fréquentation. Chez lui, l'apparence était si trompeuse qu'aucun habit ne l'habillait tout à fait. Sous des airs de respectabilité pointait soudain l'iconoclaste, le rebelle, l'irréductible. Sous des manières d'intellectuel civilisé surgissait l'illégaliste. Sous le Mercier de l'âge mûr couvait le Ridet des jeunes années, bouillonnant, celui du clair combat d'Espagne contre un ennemi identifiable. Cette brisure d'image, toujours inattendue, fulgurante, Mercier la pratiquait sans chercher l'effet, pour ainsi dire naturellement, avec, au fond, ce sentiment que l'anarchisme était d'abord fidélité à “ une morale non écrite ” qui permettait à la fois l'expérimentation individuelle et collective, l'aventure personnelle et le combat social et que l'individu anarchiste, solitaire et solidaire, portait en lui, par nécessité et par expérience, cette multiplicité d'approches. D'où cette réactivation fréquente de l'autre part de lui-même, essentielle, l'héroïque pourrait-on dire, celle d'une immédiate avant-guerre qui allait sonner la dernière charge d'un mouvement déjà affaibli mais encore vivant. La nostalgie y était sans doute pour beaucoup, cette nostalgie d'un monde moins complexe où les mécanismes de domination étaient immédiatement perceptibles et le mouvement ouvrier organisé réceptif aux principes d'action directe et d'auto-organisation. Cette nostalgie, évidente, Mercier ne la portait pourtant pas en sautoir, il s'en défiait comme du ressassement ou du repli sur un passé glorieux, mais elle perçait quand même, presque malgré lui, au détour d'une pensée plus amère que les autres, quand la lucidité sur l'état du monde – qu'il exigeait des autres et de lui-même – rendait la perspective plus noire que le drapeau.

Mercier concevait la lucidité comme une discipline de tous les instants. Intransigeante, elle reposait, sur une méfiance affirmée de l'illusion lyrique et sur la certitude que l'anarchisme devait sortir du discours propagandiste et auto-légitimant en se confrontant au réel. Cette particulière disposition d'esprit fut, chez lui, une constante, comme le prouvèrent le lancement de la revue *Révision*, avant guerre, son intégration aux Forces françaises libres, pendant la guerre, et sa participation aux activités du Congrès pour la liberté de la culture, après guerre. Cette exigence de lucidité imposait des conséquences et des risques, qu'il assumait et payait assez cher. “ Ce qui est appelé trahison n'est le plus souvent qu'une rentrée du militant dans le siècle... ”⁴, écrivait-il à la veille de son suicide. Ce siècle fut celui des impasses et des défaites. Le repli magnifique sur l'Aventin de l'Idée pure ne l'attira jamais, il y voyait une garantie d'inexistence. Pour lui, il s'agissait d'être du monde comme il était et non comme il eût souhaité qu'il fût. D'y être en n'abdiquant rien de son éthique libertaire, mais en refusant l'isolement, c'est-à-dire en acceptant les choix qu'imposait le réel et en y tenant sa place sans faillir. Marianne Enckell saisit justement cette dimension du personnage quand elle écrit : “ La plus haute valeur à ses yeux, c'était d'être régulier : quand on a pris une décision, un engagement, on s'y tient coûte que coûte. Homme d'organisation, les organisations traditionnelles lui importaient

² Cette définition de Mercier est extraite d'un entretien réalisé en espagnol par Josep Alemany et publié à titre posthume par la rédaction italienne de la revue (*Interrogations*, n°13, janvier 1978).

³ Roger Dadoun, “ Réserve intense d'événements pour une nouvelle anarchie ” (in “ Anarchies ”, *L'Arc*, numéro spécial 91-92, 1984).

⁴ Louis Mercier Vega, “ Sur les groupes d'affinité ”, *Interrogations*, n° 13, janvier 1978.

si peu qu'il a risqué l'estime de certains pour avoir soutenu des initiatives, participé à des expériences qui ne s'inscrivaient pas dans les sigles connus mais dans le mouvement réel et dans le monde présent. Sans compromis, sans illusions : sans jamais désespérer. ”⁵

Etrange époque que certains s'entêtent à juger enthousiasmante et qui, par bien des côtés, ne fut que désarmante et bavarde, les années 1970 offrirent pourtant à Mercier l'occasion d'exercer à son endroit cette curiosité lucide dont il ne se départit jamais. La tâche était rude : interroger l'anarchisme dans ses fondements, en le confrontant aux nouvelles formes de domination et aux mutations sociétales. *Interrogations* le tenta et secoua quelque peu sa rhétorique, ses interprétations simplistes et ses figures mythiques, mais au-delà de l'intention, louable et périlleuse, de définir une sorte d'anarchisme des temps présents, c'est la quête d'une méthode qui s'y affirmait. Elle était clairement définie dans le premier numéro de la revue : “ Ce qui nous manque, c'est un réseau de correspondants, objectifs et dépassionnés quant à l'observation, attentifs aux faits et aux phénomènes plus qu'aux mots, et capables de suivre ce qui nous apparaît comme questions essentielles, à savoir les mécanismes d'exploitation et de pouvoir, ainsi que les manifestations de résistance. ” Du pur Mercier, en somme...

Cette méthode, auto-expérimentée, il la tenait pour la seule possible et la seule capable de sortir l'anarchisme de son nuage idéologique et de ses branlantes certitudes. Bien sûr, parce qu'elle exigeait beaucoup, trop certainement, la méthode ne porta que modérément ses fruits, mais elle contribua à faire sans aucun doute d'*Interrogations* une remarquable revue. Sans Mercier, l'entreprise eût été proprement impossible. Il fallait son sérieux, sa ténacité et son expérience pour la mener à bien, mais plus encore cet entêtement dont il savait faire preuve pour convaincre les sceptiques – nous – de sa viabilité. A vrai dire, nos doutes tenaient pour beaucoup au fait que le petit monde anarchiste de l'après-68 ne nous avait pas accoutumés à l'excellence, ni même à la qualité. En ces années où des gardiens du Temple traquaient des marxistes libertaires de récente obédience et où des adeptes d'une quotidienneté tapageuse s'imaginaient changer la vie avant que la vie ne les change, l'illusion battait son plein, et à tous les étages de l'édifice libertaire. D'aucuns, un peu dépassés mais indéniablement opiniâtres, veillaient, non sans quelques accrocs, à la pureté de l'immaculée anarchie ; d'autres, politiques en diable, souhaitaient l'exposer à tous les vents, même les plus contraires, en lui inventant d'étranges connivences ; d'autres enfin, produits directs d'une époque qui désira sans mesure et délira plus que nécessaire, prétendaient la vivre en occupant les marges du social. Tous – ou presque –, cependant, déclinaient le rêve émancipateur avec une belle constance a-historique. Tournés vers un passé désormais aboli ou accrochés à un “ ici et maintenant ” quelque peu fantasmé, les libertaires de ces années-là se contentaient finalement de peu du moment qu'on ne les contrariât pas, ce qui tombait bien car leur subversion ne gênait, au fond, personne. L'illusion, c'était de croire le contraire. Inutile de dire qu'elle était partagée et qu'elle engendrait, de facto, chez les plus critiques, un évident sentiment d'impuissance et de scepticisme. Mercier, lui, n'en avait cure. Il avait connu pire en d'autres temps : le total isolement d'un mouvement coupé de ses racines, replié sur lui-même, vivant sa déshérence. Cette résurgence des années 1970, il la jugeait pour ce qu'elle était : une occasion – la dernière pour lui – de porter plus avant l'exigence d'un anarchisme lucide et une volonté affirmée de passer le flambeau après avoir tracé la route.

On ne savait certes pas, alors, que Mercier “ avait déjà décidé de mettre à une certaine échéance un terme à sa vie ”, comme l'indique Amedeo Bertolo dans un texte qui témoigne de cette aventure⁶, mais on sentait l'urgence qui l'animait, et davantage encore cette volonté de transmettre son savoir-faire et d'assurer l'avenir de la revue. Nul doute que son incroyable capacité de travail nous surprit et que son investissement de tous les instants contraria notre indolence. On dut y voir la résultante d'un militantisme d'une autre époque, celle qui produisit des femmes et des hommes tenaces, solides, infatigables, et il y avait certainement de cela. Aujourd'hui, l'évidence s'impose : *Interrogations* fut un acte militant réfléchi, celui sur lequel Mercier souhaitait tirer le rideau en l'offrant en legs aux successeurs qu'il s'était choisis. De 1973 à 1977, il y consacra “ la plus grande partie de son énergie, de son travail intellectuel, de son capital de connaissances et de ses ressources financières ”⁷ avant de laisser voguer la revue sous d'autres cieus dès qu'il sentit que la chose était possible et que son heure était passée.

Nous sommes quelques-uns à lui devoir beaucoup.

Freddy Gomez

⁵ Marianne Enckell, *Interrogations*, n°13, janvier 1978.

⁶ Amedeo Bertolo, “ *Interrogations*, Mercier tel que je l'ai connu ”, *Présence de Louis Mercier*, ACL, 1999.

⁷ Amedeo Bertolo, *idem*.

